

PORTRAIT DE L'ÉTERNEL IMMIGRANT DANS *L'ARRIVÉE DE MON PÈRE EN FRANCE* DE MARTINE STORTI

FRANCISCA ROMERAL ROSEL

Grupo de Investigación (PAI) Estudios de Filología de Francesa

Un. de Cádiz

Martine Storti (Colombes, 1946 -) a été successivement professeur de philosophie, journaliste à *Libération*, conseillère technique au cabinet du ministère de la Francophonie (avec Alain Decaux) et Inspectrice générale de l'Éducation Nationale. Dans son livre, *L'arrivée de mon père en France*, publié en 2008 et qui tient à la fois du documentaire et du récit autobiographique, Martine Storti juxtapose la période de l'entre-deux guerres et l'époque actuelle, cherchant à établir un lien entre deux moments de l'histoire de France et de sa propre histoire familiale séparés par près de quatre-vingts ans. L'intérêt de ce texte consiste fondamentalement dans la mise en évidence de la permanence des similitudes, d'une part, entre l'expérience migratoire vécue par des hommes, des femmes et des enfants au cours du XXe et du XXIe siècles en Europe, et d'autre part, entre les prises de décisions, vis-à-vis de l'immigration, des pays européens, en particulier de la France, qui tendent à défendre une « identité nationale »¹, à l'encontre de l'immigration. Aux yeux de Martine Storti, il semble que rien n'a changé en près d'un siècle.

Et bien plus tard, tant d'années après l'enfance, alors que l'on venait de s'engager dans les deux dernières décennies du vingtième siècle, une ancienne rengaine fut remise au goût du jour. À nouveau, on se mit à entendre ce que d'autres avaient entendu avant-guerre, dans les années trente du même siècle, oui, à nouveau, comme dans les années trente, des voix s'élevèrent pour dénoncer ceux qui volent-le-pain-et-le-travail-des-

¹ Cette expression, qui a commencé à être utilisée dans les années 80 de façon aléatoire, et en particulier dans les milieux politiques, est encore de nos jours difficile à définir et source de controverses. Voir à ce sujet les travaux de Patrick Weil qui s'interroge sur le concept de nationalité française et l'identité historique.

Français, pour affirmer que l'identité nationale était menacée, pour décider ce qu'était être français. (Storti, 2008: 165-166)

L'arrivée de mon père en France raconte une histoire universelle qui suit dans son déroulement le fil conducteur d'un récit personnel autour de la figure du père de Martine Storti, un immigrant parmi tous ceux qui quittèrent et quittent encore leur lieu d'origine pour aller chercher *fortune* – terme tant soit peu dérisoire – ou refuge à *l'étranger* et *chez l'étranger*, en particulier en France. S'il existe cependant une particularité intrinsèque aux migrants d'aujourd'hui, c'est bien celle de l'éloignement significatif de leur lieu d'origine par rapport au pays qu'ils souhaitent atteindre. De nos jours, le monde de l'immigration a pris des proportions colossales. Ce ne sont plus des Italiens, des Espagnols et des Portugais qui émigrent, mais des individus « venant de plus loin » (*idem*: 31), de pays aux résonances rappelant paradoxalement les *Mille et Une nuits*, et dont le parcours semé d'embûches leur réserve souvent la mort ou en traitement inhumain. Ces migrants actuels, volontaires ou forcés dans bien des cas – souvenons-nous, entre autres, des nouveaux déplacés pour causes environnementales ou de conflits – qui se heurtent à des dangers et des difficultés de tout genre (vol, viol, massacre, famine) aussi bien lors de leur voyage vers les pays européens qu'au moment d'y entrer, qui sont rapatriés dès leur arrivée ou qui meurent exténués aux portes du monde rêvé, ont pour la plupart découvert, souvent douloureusement, ce que c'est que *se sentir étranger* chez l'étranger.

Mais cela n'est pas tout. Martine Storti souligne en même temps les ressemblances entre l'attitude d'indifférence de certaines nations et de leurs citoyens face aux mouvements migratoires qui se produisirent au cours de la Seconde Guerre Mondiale, et l'attitude d'ignorance ou de rejet qui caractérise en ce XXI^e siècle la politique en matière d'immigration des pays de l'Union Européenne, soutenue souvent par ses citoyens.

Les destins de ces émigrants d'hier et d'aujourd'hui se ressemblent car ils sont – plus que jamais peut-être aujourd'hui – marqués par l'exploitation, le mépris et l'humiliation. Le besoin de compléter le récit de la vie de son père réveille chez Martine Storti sa vocation journalistique ; elle adopte dans son livre un ton d'enquête,

cite des documents et des faits historiques et critique durement à la fois l'indifférence des nationaux et le mensonge de l'État cherchant à étouffer des événements honteux.

De là, de ce projet, je me suis retrouvée en train d'évoquer les enfants juifs raflés par la police française et enfermés dans les camps français avant d'être envoyés dans des trains français à Auschwitz. Je me suis retrouvée dans un mouvement qui ne dépend pas complètement de moi, un lien qui noue tous ces fils, émigration, guerre, lâcheté, courage, saloperie, exil, indifférence, dignité, responsabilité individuelle, mémoire,... (*idem*: 123).

L'observation de « notre indifférence au sort des étrangers-en-situation-irrégulière, de notre tolérance, de notre tolérance de la façon dont ils sont traités » (*idem*: 122) mène Martine Storti à une certitude pessimiste : « Si les camps nazis existaient aujourd'hui, ils existeraient aussi sur le net » (*idem*: 126) car cela n'aiderait en rien à une prise de conscience.

Martine Storti nous livre ainsi un récit à la fois intime et universel qui invite non seulement à une réflexion sur la question de l'identité nationale et de la citoyenneté à partir de la vie d'un individu parmi tant d'autres, immigrant italien en France dans la période d'entre-deux-guerres, mais aussi à nous soucier de la pratique des valeurs humanistes. En suivant les pas de cet homme, à la fois fragile et endurant, qui devient étranger dès qu'il traverse la frontière franco-italienne comme les réfugiés d'aujourd'hui, force est de constater combien la société contemporaine s'est éloignée de la magnifique notion juridique romaine, l'*origo*, sous laquelle on reconnaissait et respectait le fait que tout citoyen romain, d'une façon ou d'une autre, venait d'ailleurs. Storti met en exergue le besoin urgent de corriger « notre capacité somme toute rapide à cesser de regarder un être humain comme un semblable » (Montémont, 2009: 64) à la fois qu'elle dénonce sans violence mais sans pitié, l'idéologie conservatrice xénophobe, le Ministère de l'Immigration et de l'Identité Nationale, les centres de détention, les tests ADN, les tests linguistiques, en somme le statut réservé aux immigrants en Europe, la politique européenne en matière d'immigration, le rôle des « pays tampons » ou « de transit » assumant l'externalisation des frontières, rôle qui consiste à retenir les immigrants en échange de services spéciaux ou de gratifications particulières de la part

des pays qui ne veulent pas d'immigrants chez eux. Selon Ubaldo Martínez Veiga, les lois contre l'immigration « ont fréquemment une valeur rhétorique et sont davantage destinées aux nationaux qu'à une réelle régularisation des migrations » (Martínez, 2008: 15).

Le 11 novembre 2002, Martine Storti se déplace de Paris à Sangatte², curieuse de savoir ce qui se passe vraiment dans ce camp de réfugiés près de la ville de Calais, ouvert en 1999 et géré par la Croix Rouge. Ce mois-là, dans les médias, on annonce que la fermeture de Sangatte est déjà prévue. Cette décision gouvernementale est en fait une mesure de précaution et de protection contre les « hordes (...) » qui « sont à nos portes » (Storti, 2008: 41) et qui, selon les déclarations de Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, « menaçaient la France » (*idem*: 12). À la vue du déplorable spectacle que présentent les « jeunes hommes, sales, maigres, barbus, majoritairement afghans, kurdes, irakiens [et] pakistanais » (Storti, 2008 : 13) déambulant à Sangatte comme des fantômes, un sac plastique au bout du bras et attendant leur chance de traverser clandestinement le canal de la Manche par le tunnel ou en bateau pour aller rejoindre « l'eldorado britannique » (*idem*: 31), Martine Storti pense à son père, Matteo. Et tandis qu'une centaine de ces jeunes gens venus du bout du monde se pressent en quête d'aliments dans la petite église de Saint-Pierre-Saint-Paul qui va bientôt être évacuée, Storti constate à quel point elle méconnaît l'histoire de cet homme, son propre père, qui fut lui aussi un immigré en France.

Alors, une phrase interrogative, dont un fragment fera le titre du livre, s'impose tout à coup à son esprit: « l'arrivée de mon père en France, comment s'est-elle passée ? » (*idem*: 13). Cette phrase, qui repose en elle-même sur une énigme, va donner lieu, suivant une composition de tuilage, à un récit à la fois autobiographique parsemé de flashbacks en discontinu sur la vie de Matteo, et à un récit historico-politique avec des rappels sur des événements d'une importance majeure par lesquels Storti va

² Le film français de Philippe Lioret, *Welcome* (2009), raconte à travers l'histoire d'un jeune adolescent kurde qui a fui l'Irak, le sort des immigrants qui s'entassent sur la côte de Calais, sur les lieux mêmes où se trouvait quelques années auparavant le centre de Sangatte, dans l'espoir de gagner l'Angleterre.

dénoncer le sort réservé, tout autant aujourd'hui qu'à l'époque de son père, aux immigrés et aux sans papiers, mis au rebut de la société.

À partir de sa découverte à Sangatte, Martine Storti initie des recherches pour savoir pourquoi et dans quelles circonstances Matteo est venu en France car le présent à Sangatte lui renvoie le reflet d'un passé dont il participa à sa manière, la période de la seconde guerre mondiale et ses préludes, durant laquelle se produisit un vaste mouvement migratoire. L'image de ces êtres errants, au comportement d'un stoïcisme inouï, déclenche chez Storti la nécessité de connaître au plus près à la fois les sentiments et le vécu de son père, Matteo, un Rital³ qui quitta son pays et franchit la frontière franco-italienne dans l'espoir de s'assurer un futur meilleur, et l'expérience d'autres immigrés qui se tournèrent vers la France comme s'il s'agissait de la terre promise. Elle se demande si, comme les réfugiés à la mine désemparée qu'elle a vus à Sangatte, il a dû dire aux gendarmes ou aux douaniers « J'ai de la famille là-bas » (*idem*: 15) pour qu'on le laisse passer. En ce temps-là, on savait que la seule contrainte pour entrer en France « était de répondre 'correctement' à la question de l'agent DGS sur le but du voyage : ne jamais avouer qu'il s'agissait de chercher du travail, mais de rendre visite à des parents établis en France » (Lillo, 2008: 37), comme c'était justement le cas de Matteo dont la sœur était déjà installée avec son époux dans la région parisienne.

Martine Storti ignore presque tout sur Matteo, son père ayant été un homme replié sur lui-même et peu enclin aux confidences, et elle, sa fille, trop occupée alors par ses propres intérêts de jeunesse. Elle va donc raconter cette vie « en la laissant ordinaire, non romanesque, non héroïque ou plutôt ne tirer l'héroïsme que de cette part ordinaire » (Storti, 2008: 48) et à écrire une « reconstruction imagée » (*ibidem*) de l'arrivée de Matteo en s'appuyant sur quelques rares indices du domaine de l'intime, quelques confidences de sa mère, Thérèse, de Pierre, le Français qui travaillait avec son père à l'atelier, et quelques bribes de souvenirs de sa tante Mara, la jeune sœur de Matteo qui

³ Rital : mot argotique employé en français pour désigner un Résident Italien. Ce terme est depuis longtemps présent aussi bien dans la culture que dans la littérature française. Voir à ce sujet, *Les Ritals* (Belfond, 1978), roman autobiographique de François Cavanna ou *Voyage en Ritalie* (Payot, 2004), de l'historien et spécialiste des migrations Pierre Milza.

était restée en Italie. Il reste aussi le témoignage laissé par des albums photos. Cependant, beaucoup de questions demeureront sans réponse.

Matteo était né dans la petite ville de Sarzane, « cittadina della riviera ligure, elegante ed opulenta oggi, digna e infinitamente povera all'inizio del XX secolo, quando il fatto di aver dato i natali a papi e scrittori non bastava per garantire il pane alla propria cittadinanza »⁴ (Musetti, 2010: site web). Il est âgé de 20 ans le jour où il descend du train à la gare de Lyon à Paris, en été 1931. Il porte dans ses bagages des objets insoupçonnables, un service à café en porcelaine ramené de Chine, qu'il va offrir à sa sœur, et deux lourds albums photos achetés aussi en Chine. Auparavant, il avait passé trois années dans ce pays asiatique dans une concession italienne, et quand il rentra en Italie – qui était alors sous la férule de la dictature d'extrême droite de Mussolini, laquelle, comme l'on sait, se fit de plus en plus répressive à partir de 1926 –, Matteo n'avait qu'une envie, fuir la misère, s'éloigner d'un père alcoolique et violent, et repartir. En France, il travaille dès son arrivée comme fraiseur-outilleur dans l'atelier de son beau-frère Gino à Colombes, dans la région parisienne.

En 1936, Matteo rencontre Thérèse, une jeune fille française, dans un bal musette. Ils se marieront deux ans plus tard, au même moment où la France commence à souffrir l'occupation allemande, ignorant « tout de cette conférence qui se tient à Évian pendant neuf jours, du 6 au 15 juillet [1938], pour décider comment 'faciliter l'émigration des réfugiés en provenance d'Autriche et probablement d'Allemagne' » (Storti, 2008: 68). Tandis que Matteo restera toute sa vie au bas de l'échelle professionnelle, l'exemple de l'éternel ouvrier exploité, son beau-frère s'enrichira et finira par ouvrir l'usine Colméca à Colombes. Matteo passera toute sa vie à manipuler l'amiante et il mourra prématurément en 1976 à l'âge de 67 ans, victime certainement d'un cancer du poumon provoqué par l'inhalation continue de poussière de ce matériau toxique dont l'utilisation sera interdite dans de nombreux pays à partir de 1980 (bien que les dangers aient été identifiés un siècle auparavant).

⁴ Trad.: «Ville sur la côte ligure, aujourd'hui élégante et riche, mais digne et infiniment pauvre au début du XXe siècle, quand le fait d'avoir donné naissance à des papes et à des écrivains ne suffisait pas à assurer le pain aux citoyens».

Matteo restera italien toute sa vie « n'ayant pas été naturalisé français dans la vague de naturalisation du gouvernement Daladier d'avant-guerre » (*idem*: 135). Il échappera sans rien faire de particulier à l'enrôlement dans l'armée italienne de même qu'à l'arrestation comme ressortissant d'un pays en guerre, n'est pas mobilisé non plus en France, n'est pas « expédié dans un camp (...) ni maltraité pour sa nationalité » (*idem*: 138) et il ignorera même que, dans les camps français au début de la guerre, se trouvent des Italiens. Il passera toute la guerre à Colombes, se contentant de son sort en travaillant à la Colméca, « cette putain d'usine » (*idem*: 146) dont son beau-frère est le patron. Ayant acheté une voiture, il retournera pour la première fois en Italie, à Sarzanne, en été 1958. « Non seulement Matteo parlait peu de l'Italie mais il parlait encore moins de la part italienne de sa vie (...) [et] dans sa vie française, aucune trace matérielle de sa vie avant la France, sauf ces deux albums chinois » (*idem*: 159). Cependant, sous son masque de « désidentification nationale et une irresponsabilité citoyenne qui l'arrangeait » (*idem*: 175), Matteo gardera ses coutumes, restera fidèle à certaines « *italieneries* » (*idem*: 161). Tous les soirs, il ira rendre visite à sa mère, la *nonna*, qui arriva d'Italie en 1938 pour le mariage de Matteo, qui s'installe immédiatement chez sa fille Lucia et qui vécut à Colombes jusqu'à sa mort, en vraie « sans-papiers » ; selon l'usage parmi les familles d'immigrés, Matteo ne parlera jamais italien à la maison, sauf avec sa mère. Cet amant *du bel canto* qui connaissait par cœur le *Rigoletto*, tiendra tout particulièrement à conserver et respecter les traditions culinaires, les raviolis, la charcuterie achetée le samedi chez un Italien de rue Saint-Denis, la *pastaciutta* et le *panettone*.

Par le biais de la récréation des étapes de la vie de Matteo au cours de laquelle Storti évoque la cadence de la vie ouvrière d'alors, ses lieux de loisirs dans les faubourgs parisiens, les bals, les guinguettes, l'écrivaine se rapproche de son but essentiel : reconstruire, à partir des documents rassemblés (rapports de médecins et d'aides-soignantes, déclarations, articles, photographies, entre autres), la période des années 1936-1940, années où la question de l'immigration, en particulier l'immigration juive, tient une place majeure. Et à partir de ces considérations, Storti fait le rapprochement entre ce qui se passait alors et ce qui se passe aujourd'hui : la même méfiance et la même violence contre l'étranger. Elle nous rappelle tout particulièrement

qu'en 1939, à partir des accords d'Évian, les stades, comme le stade Roland-Garros, celui de Colombes et celui d'Yves du Manoir, étaient devenus des camps de triage où étaient internés des individus victimes du nazisme ou ennemis d'Hitler, et qu'il existait à Drancy un camp où étaient entassés des enfants, même des nourrissons, sales, mal soignés et mal nourris, et dont les parents avaient été déportés à Auschwitz.

En juillet 1938 – la même année où Matteo et Thérèse se marient –, à Évian, où se sont réunies trente-deux nations pour débattre sur la question des réfugiés et déportés juifs qui sont dirigés vers la France, les représentants des pays européens voudraient que ces derniers soient envoyés aux États-Unis, en Amérique du Sud ou en Australie. L'attitude de la France d'alors, qui refusait la présence sur son territoire aux étrangers à moins que cette présence ne fut jugée « intéressante » (*idem*: 77) après constatation de la religion et du compte en banque du demandeur d'asile, rejoint celle de la France d'aujourd'hui qui estime « intéressante » l'arrivée de « réguliers ou irréguliers, légaux ou illégaux [s'ils] coûtent moins cher, sont efficaces et de surcroît se conduisent correctement » (*idem*: 79). L'écrivaine relève qu'en 2000, Romano Prodi, alors qu'il présidait la Commission Européenne, avait employé l'expression « immigration choisie » (*idem*: 78). En 1938, le gouvernement Daladier montre son hostilité face aux réfugiés et aux Juifs en propageant un discours dont la sémantique et le lexique sont analogues à ceux que l'on entend actuellement dans les médias et les milieux politiques : il juge nécessaire de « débarrasser notre pays des éléments étrangers indésirables » (*idem*: 73). La situation semble, à tous égards, être la même de nos jours : « Est-il possible de ne pas constater les similitudes des termes utilisés, des précautions prises, des excuses avancées, des alibis brandis, des mesures décidées ? » (*idem*: 75), se demande Storti.

Martine Storti remémore la signature des Accords de Munich en octobre 1938 et ensuite l'entrée des Allemands dans Paris en juin 1940, événements qui plongent la France dans la peur et le désarroi. Pendant la guerre, Matteo fait souvent cent soixante kilomètres à vélo, pour se rendre à Barville, dans le Loiret, où il peut remplir son panier de produits frais. Tout en pédalant pour subvenir aux besoins de sa famille, ce qu'il

ignore certainement, c'est qu'il passe tout près des camps d'internement⁵ de Juifs, ceux de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande. Martine Storti, avec preuves d'archive à l'appui, ne se limite pas à décrire l'horreur de ces camps, elle cherche à faire comprendre, en reprenant les mots de Jean Guéhenno dans son *Journal des années noires*, que « la soumission aux puissances nouvelles (...) des journalistes, des écrivains, des meneurs d'opinion, de tout ce qui passe pour penser » (*idem*: 100) d'alors, est la même que celle des penseurs d'aujourd'hui. Par lâcheté, indifférence ou conviction ?

Martine Storti finit aussi par trouver dans la vie de certaines personnalités qui participèrent (ou ne participèrent pas) dans l'Histoire ou les événements de la Seconde guerre mondiale, beaucoup de raisons pour être déçue ou scandalisée. Ainsi, elle dit à propos de Simone de Beauvoir qui, dans sa correspondance, ne faisait aucune allusion à la guerre et racontait combien elle s'amusait dans les gorges du Verdon ou aux sports d'hiver en janvier 1944 tandis que Jean Cavallès est fusillé :

De même qu'en juillet 1916 on peut inaugurer, à Paris, le prolongement d'une ligne de métro alors que des milliers d'hommes agonisent dans les tranchées de Verdun ou sur le front de la Somme, de même il est possible, alors que le monde est en proie à sa propre destruction, de prendre son train, en janvier 1944, pour aller faire du ski (*idem*: 133).

Dans la poursuite de ses recherches, en 1993, Martine Storti se rend à Pithiviers et à Beaune-la-Rolande où se trouvaient jadis les camps de déportation de Juifs et découvre dépitée la lâcheté des habitants de ces petites villes qui faisaient semblant d'ignorer ce qui se passait tout près de chez eux. Elle apprend avec tristesse que François Mitterand avait fréquenté les antichambres vichyssoises, et en particulier René Bousquet, secrétaire de la Police en 1942 et inculpé en 1991 de crimes contre l'humanité ; elle rappelle le mérite de Jacques Chirac qui, le 16 juillet 1995, à l'occasion du 53^e anniversaire de la rafle du vélodrome d'hiver⁶, reconnaît la responsabilité de la France dans la déportation de Juifs de France ; elle reproche à Nicolas Sarkozy sa

⁵ Voir l'étude de l'historien Denis Peschanski, *La France des camps. L'internement 1938-1946* (Paris, Gallimard, 2002).

⁶ La rafle du vélodrome d'hiver ou rafle du Vel' d'Hiv est la plus grande arrestation massive de Juifs menée en France pendant la Seconde Guerre mondiale.

démagogie électorale, de s'être tenu « en retrait sur la vérité historique » (*idem*: 120) dans ses discours de 2007 lors de la préparation de sa campagne présidentielle ; elle admire les Résistants qui refusèrent de se soumettre aux forces du moment.

Martine Storti ne se lasse pas de parcourir les lieux sacrés de l'immigration et de recueillir des preuves d'actions anti-humanitaires. De Sarzane à Calais, de Pithiviers à Lampedusa, de Colombes à Beaune-la-Rolande, l'histoire resurgit partout créant des liens, associant le destin des émigrés de la génération de Matteo à celui des

« sans papiers », (...) expression [qui] désigne maintenant, ou plutôt stigmatise, ombres errantes, ombres sans autre nom que cette absence de nom, une absence, un manque qui justifient, l'interpellation, l'enfermement, l'expulsion. Ils sont sans papiers, ils sont ni dedans ni dehors, ni ici ni là-bas, ils finissent par n'être plus de nulle part et n'avoir nulle part où aller. (*idem*: 155)

Martine Storti, enfant, s'aperçoit que, de manière inévitable, elle a hérité de ce sentiment d'étrangeté, de déplacement, de honte, propre aux personnes qui se retrouvent dans un milieu, un entourage qui n'est pas le leur. Lucia et Gino, les oncles de la jeune Martine, sont riches et l'invitent à profiter de leur luxe deux fois par an avec des sorties dans Paris. Un jeudi de 1959, alors qu'elle a à peine treize ans, sa tante Lucia lui dit dans le taxi la ramenant chez elle: « Ton père est un con, il n'a pas su se débrouiller » (*idem*: 9, 198). Cette phrase liminaire sur laquelle s'ouvre le livre et que l'on retrouve vers la fin, a poursuivi la jeune fille jusqu'à l'âge adulte. Elle sert à la fois de point de départ et d'explication finale : elle marque la découverte bouleversante qu'elle a une « double enfance, [une] enfance double » (*idem*: 186), qu'elle vit entre deux univers, celui de son père, l'ouvrier, indifférent quant à sa situation matérielle, et celui des patrons, ses oncles.

Nous trouvons bien de similitudes entre la ligne de vie de Martine Storti et celle d'Annie Ernaux : toutes deux de la même génération, filles d'ouvriers, elles prennent conscience vers l'âge de douze-treize ans de la fracture de classe. La première est fille d'immigré et la seconde « immigrée de l'intérieur ». Elles réagissent de la même sorte face à leur contexte social d'origine défavorisé, en s'acharnant à le dépasser en se distinguant brillamment dans les études : « Ma chance, ce fut d'aimer l'école comme

l'aiment (...) celles et ceux qui n'ont pas le choix », écrit Storti (Storti, 1996 : web). Face à ce fort sentiment d'humiliation, la jeune Martine s'éloigne peu à peu de son milieu d'origine (celui de l'obéissance aux classes supérieures), se débarrasse de son complexe de fille d'immigré en s'engageant en 1965 dans une organisation trotskyste, en travaillant dans l'enseignement et en rompant définitivement avec sa tante Lucia et son oncle Gino. Il en est de même pour Annie Ernaux qui s'appliquait à être la meilleure de sa classe en composition pour maîtriser la « langue de l'ennemi » et qui commença bien vite à voir ses parents « avec le regard de l'école privée » (Ernaux, 1999: 117). Ernaux déclare à ce sujet dans un entretien : « Il est vrai que quand j'ai commencé à écrire *Les Armoires vides*, je ne me posais pas énormément de questions, j'étais mue par le désir de faire toute la lumière sur le passage d'un monde à un autre par l'intermédiaire de l'école, puis de l'université, de la fréquentation de la bourgeoisie dans le monde étudiant » (Charpentier, 2005: 166).

Dans *La Place*, Annie Ernaux reconstituait la vie humble de son père et recueillait les rares fragments épars d'une vie qui n'avait rien de particulier mais qui, comme tant d'autres, évoluait dans un environnement empli de privations et défini par d'acceptation du sort qui leur était échu, celui d'un ouvrier anonyme, d'être un étranger chez les riches. Il en est de même dans *L'arrivée de mon père en France*, où Martine Storti retrace avec émotion l'itinéraire de son propre père, un Italien sans grandes aspirations qui se contenta de passer inaperçu dans un monde étranger.

En 2006, Martine Storti se rend à Lampedusa, l'île où a été créé un camp pour les émigrants venus d'Afrique. Ils sont nombreux à atteindre l'île dans un état pitoyable, déshydratés ou frigorifiés, mais beaucoup d'entre eux sont déjà morts. Storti, en évoquant les douze cadavres qui échouèrent un jour sur l'île et qui sont enterrés au fond du petit cimetière, rend hommage à tous les émigrants qui resteront inconnus et que personne ne réclamera jamais, « émigrants, arrivés à Lampedusa déjà à l'état de cadavres, soit sur les embarcations, soit rejetés par la mer sur l'une des plages de l'île, parmi d'autres cadavres à jamais gardés par la Méditerranée, à jamais perdus dans le *canale di Sicilia*, entre l'Afrique et l'Europe » (Storti, 2008: 208).

Depuis 2002, après la fermeture du camp de Sangatte, Martine Storti revient à plusieurs reprises sur les lieux pour observer les changements. Elle constate avec horreur que l'opération de nettoyage ethnique au Karcher n'a pas éliminé l'affluence de réfugiés aux alentours de Calais, et que, bien au contraire elle n'a cessé d'augmenter. Le degré de déshumanisation de leur condition de vie pendant leur longue attente dans ce *no man's land* s'est accentué puisqu'ils ne reçoivent plus aucune aide : « plus de centre, plus de prise en charge officielle » (*idem*: 26). Les ordures et débris de tout genre jonchent le sol et il n'y a même pas de poubelles pour ne pas officialiser les lieux.

Julia Kristeva prononça le 26 octobre 2011 un discours intitulé « Dix principes pour l'humanisme au XXI^e siècle », qui fait référence implicitement au sujet du récit de Martine Storti et qui propose des voies pour arriver à résoudre les graves problèmes posés par la multiplication incessante des mouvements migratoires, des déplacements de population, des mélanges des cultures et des changements qui s'ensuivent. Kristeva le fit d'abord à l'Université de Rome III, accompagnée de la délégation des humanistes et avec la participation du Cardinal Ravasi. Le lendemain, le 27 octobre, elle le reprit à Assise, à la Basilique Sainte-Marie-des-Anges, en présence du Pape Benoît XVI. Ces dix principes ont une importance majeure dans le contexte actuel, car ils soulignent les aberrations auxquelles est parvenu l'homme et le besoin urgent de reprendre appui sur des valeurs sûres qui favorisent le respect entre individus. Elle déclare :

L'humanisme du XXI^e siècle n'est pas un théomorphisme. L'Homme Majuscule n'existe pas (...), c'est uniquement par la mise en question continue de notre situation personnelle, historique et sociale, que nous pouvons décider de la société et de l'histoire. Aujourd'hui, loin de démondialiser, une nouvelle réglementation internationale est nécessaire à inventer pour réguler et maîtriser la finance et l'économie mondialisée et créer à terme une gouvernance mondiale éthique universelle et solidaire. (Kristeva, 2011: site web)

Kristeva ajoute que l'humanisme est un processus de refondation permanente, qui se développe par ruptures qui sont des innovations :

Connaître intimement l'héritage grec-juif-chrétien, le mettre en examen approfondi, transvaluer (Nietzsche) la tradition : il n'y a pas d'autre moyen de combattre l'ignorance et la censure, et de faciliter ainsi la cohabitation des mémoires culturelles construites au cours de l'histoire (*ibidem*).

Le troisième principe renferme la croyance en une entente universelle, en une rencontre pacifique et compréhensive entre individus de diverses origines. Kristeva souligne qu'il y a moins d'obstacles aujourd'hui à pouvoir atteindre cet objectif, puisque de gigantesques moyens techniques sont à notre disposition :

Enfant de la culture européenne, l'humanisme est la rencontre des différences culturelles favorisée par la globalisation et la numérisation. L'humanisme respecte, traduit et réévalue les variantes des besoins de croire et des désirs de savoir qui sont des universaux de toutes les civilisations (*ibidem*).

Martine Storti, qui semble partager les sentiments de Kristeva sur cette question, ne perd certainement pas l'espoir mais son constat est sévère : « Derrière le fric, la fortune, il y a toujours de l'exploitation, de l'humiliation d'autrui, la richesse est toujours injuste, illégitime, elle est une faute » (Storti, 2008: 201). Matteo fuyait la misère de sa ville natale, la misère de son pays tout entier, les horreurs d'un régime totalitaire, et partait à la recherche d'une vie meilleure. Y a-t-il une différence entre lui et ces hommes, ces femmes et ces enfants qui, pour citer un exemple, depuis le déclenchement des conflits en Lybie en février 2011, ont quitté le pays et se sont réfugiés ou ont fait une demande d'asile dans les pays voisins ? : 271.000 en Tunisie, 195.000 en Égypte, 76.000 au Niger, 14.000 en Algérie, 48.000 au Tchad et près de 2.800 au Soudan. Mouvements migratoires qui sont souvent une charge pour des pays qui traversent eux-mêmes des situations difficiles. Ce sont des sorts qui, malheureusement, se ressemblent et qui restent dans l'attente d'une compréhension et d'une aide humaniste, dans le sens où l'entend Julia Kristeva, et humanitaire dans le quotidien.

Bibliographie :

CHARPENTIER, Isabelle (2005). « La littérature est une arme de combat », in Gérard Mauger (éd.) *Rencontres avec Pierre Bourdieu*. Broissieux: Éditions du Croquant, pp. 159-175.

ERNAUX, Annie (1999). *La Honte*. Paris: Gallimard, Coll. Folio.

FERNÁNDEZ VICENTE, María José & PEREIRA, Victor (2008). « Les États portugais et espagnol et l'émigration (1950-1970) », in Natacha Lillo (dir.) *Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe siècle, regards croisés*. Paris: Publibook, pp. 21-44.

KRISTEVA, Julia (2011). « Dix principes pour l'humanisme au XXe siècle » [on-line]. [consulté le 02/11/2011] < URL : <http://www.kristeva.fr/assise2011.html>>.

MARTINEZ VEIGA, Ubaldo (2008). « Politiques migratoires et identité », in Natacha Lillo (dir.) *Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe siècle, regards croisés*. Paris : Publibook, pp. 15-20.

MONTEMONT, Véronique (2009). « Avis de tempête », *La Faute à Rousseau*, n° 51, p. 64.

MUSETTI, Barbara (2010). « Quando moi padre emigrò in Francia, di Martine Storti » [on-line]. Altritaliani.net [consulté le 03/10/2011] <URL : <http://www.altritaliani.net/spip.php?article559>>.

STORTI, Martine (1996). « Ma vie, un chagrin politique » [on-line]. [consulté le 11/09/2011] <URL : <http://www.martine-storti.fr/biographie.html>>

STORTI, Martine (2008). *L'arrivée de mon père en France*. Paris: Michel de Maule.